PQ
2387
.R4P7
1901

Richepin

PROLOGUE POUR LA
RECOUVERTURE DE LA
COMEDIE FRANCAISE

U d'/of OTTAWA
39003002561230

PQ
2387
.R4P7
1901

Personnages

—

Le doyen de la Comédie-française		M. Mounet-Sully
La Comédie	———	Mme Barretta
La Tragédie	———	Mlle Bartet

—

La Comédie

O ma sœur, en ce jour qui nous ramène ici,
Pourquoi sur vos beaux yeux ce voile de souci ?
Voyez-vous quelque brume à notre horizon rose ?
Ou bien vous reste-t-il quelque rancœur morose
Contre le souvenir de notre exil errant ?
Certes, pour vous surtout, le désarroi fut grand,
Pour vous, Muse tragique au sévère costume.
Votre majestueux peplum n'a pas coutume
De voir ses plis tordus par les vents vagabonds.
Vos cothurnes altiers sont mal faits pour les bonds
Où nous forçait, ici, là, toujours dérangées,
Le vol capricieux des étapes changées.

Puis, malgré son bon cœur pitoyable à nos maux,
Paris, qui ne peut pas se passer de bons mots,
En quolibets, plus durs pour vous qu'une gourmade,
Plaisanta quelque peu votre grandeur nomade.
Vous dûtes en souffrir. Pardon si j'en souffris
Bien moins! Mais, à de tels va-et-vient dans Paris,
Se prêtaient, mieux que votre allure de statue,
Mes souliers à talons de trottin court-vêtue.
Aussi, Muse qui ris de tout, c'est en riant
Que, du nord au midi, de l'ouest à l'orient,
Je fis mes trois saluts de soubrette incivile
Au nez des quatre points cardinaux de la ville.
Tout ce qui vous fâchait, m'amusait au rebours;
Et j'eusse allègrement poussé jusqu'aux faubourgs,

Même plus loin, & même au hasard des grand'routes,
Me consolant de nos passagères déroutes
À penser que jadis l'aïeul de la maison
Avait ainsi couru dans sa jeune saison.
Au reste, que le sort d'aller de porte en porte
Vous ait peinée ou non, ma grave sœur, qu'importe,
Maintenant que ces temps fâcheux sont révolus?
A vous les rappeler ne vous attristez plus.
Adieu les moments noirs, puisque l'aube rougeoie!
Ne songez qu'au présent! Partagez notre joie
D'être chez nous & d'en savourer la douceur!
Et tous ensemble, & vous aussi, ma grave sœur,
Pélerins de retour dans la maison refaite,
Fêtons en souriant ce Paris qui nous fête!

La Tragédie

O ma sœur, en ce jour où notre exil finit,
Où, comme des oiseaux qui retrouvent leur nid,
Nous retrouvons enfin la maison de Molière,
Ce qui met, en dépit de ce retour joyeux,
Un sanglot dans mon cœur et des pleurs dans mes yeux,
C'est le petit oiseau qui manque à la volière.

Puis, même si le ciel plus clément rassemblait
Dans le logis rouvert la famille au complet,
Même alors, ô ma sœur, donnant mal la réplique
A votre gai babil de Muse sans souci,
J'éprouverais encor, quand nous rentrons ici,
Quelquechose d'austère et de mélancolique.

Ne songez qu'au présent, dites-vous. Malgré moi,
Au passé doux je songe avec un tendre émoi.
Le poëte a raison : les choses ont leurs larmes.
Dans des murs familiers on a des coins élus.
On sent qu'on les aimait en ne les trouvant plus,
Et que les murs nouveaux n'ont pas les anciens charmes.

Chers objets, près de qui l'on vécut, l'on rêva !
Leur absence, c'est un peu de nous qui s'en va,
Tant l'on avait fondu dans leur être son être !
A leurs places d'antan, les autres qu'on a mis
Fussent-ils tout pareils, ne sont plus des amis.
Ils nous font bon accueil, mais sans nous reconnaître.

Il s'ajoute une angoisse encore à ces regrets.
Triste d'avant, je suis inquiète d'après,
Inquiète du temps gros des heures futures.
Ne songez qu'au présent, dites-vous. Et demain?
A quels buts allons-nous tendre? Par quel chemin?
Aux pays inconnus j'ai peur des aventures.

Ce demain, il est là! Comment n'y pas songer?
Ce demain, qui vers nous vient d'un pas si léger,
Les mains si lourdes des devoirs qu'il nous apporte!
C'est avec des frissons, moi, que je songe à lui,
Ce demain ténébreux, dont le clair aujourd'hui
Vient d'ouvrir brusquement la redoutable porte.

Tant de gloire a fleuri notre antique maison!
Elle avait si grand air sous cette floraison,
Aïeule en cheveux blancs qu'on aime & qu'on vénère!
Quand les cueillerons-nous pour en ceindre ton front,
Maison neuve, les fleurs d'Avril qui la vaudront,
La couronne perdue & deux fois centenaire?

Voilà pourquoi ce jour qui nous ramène ici
N'ôte pas à mes yeux leur voile de souci.
Mon cœur, plus averti que le vôtre, est moins brave.
Ce qui commence est lourd; ce qui vient de finir
Est loin; & ce passé joint à cet avenir
Me rendent le présent mélancolique & grave.

La Comédie

Faites donc grise mine à ce jour hasardeux.
Moi, je lui sourirai d'autant, & pour nous deux.
L'aventure n'a rien qui m'effraie. Au contraire!
Un rêver tournant bien suffit pour s'y distraire.
Voir tout en rose, telle est ma force & ma loi.

La Tragédie

Moi, je vois tout en noir, hélas!

La Comédie, railleuse,

C'est votre emploi.

La Tragédie, hautaine,

Je saurai m'y montrer digne d'être applaudie.

La Comédie

À la bonne heure, enfin! Vous voilà plus hardie.

La Tragédie

C'est que vous m'irritez avec votre air moqueur.

La Comédie

Je ne m'en repens pas, puisqu'il vous rend du cœur.

La Tragédie

C'est vrai, je sens en moi renaître mon courage.

La Comédie

Qu'il soit d'autant plus grand que plus grand est l'ouvrage!

La Tragédie

Il le sera. Demain ne m'épouvante plus.

La Comédie

Sa beauté luit déjà dans vos yeux résolus.

La Tragédie
La volonté de vaincre enfante la victoire.
La Comédie
L'histoire de demain vaudra l'ancienne histoire.
La Tragédie
Elle aura ses lauriers.
La Comédie
Qu'importe son péril!
La Tragédie
Et nous les cueillerons, les fleurs du jeune Avril,
Les fleurs dont nos efforts vont être la semence,
Les fleurs naissant avec le siècle qui commence,
Afin que la maison nouvelle où nous voici
Pour les siècles futurs ait sa couronne aussi.

Le Doyen

O Muses, la demeure ancienne
Reste avec sa couronne au front,
Et la nouvelle aura la sienne.
Toutes les deux resplendiront.
Mais, l'une à l'autre entrelacées
En fleurs futures ou passées,
Ces deux couronnes de pensées
N'en seront qu'une à l'horizon.
Car l'âme de gloire qui veille
Dans la demeure, jeune ou vieille,
En fait, toujours une et pareille,
La même immortelle maison.

Dans le temps comme dans l'espace,
Qu'importe à cette âme ce point,
L'homme ou l'objet changeant qui passe,
Pourvu qu'Elle ne change point ?
Et pourquoi donc changerait-elle,
Si l'on sait la transmettre telle
Qu'on la reçut, cette immortelle,
Si tous y tâchent de leur mieux,
Si chaque âge au suivant s'enchaîne,
Vers ou prose, laurier ou chêne,
Si la postérité prochaine
Doit faire de nous des aïeux ?

Elle en fera, j'ai soif d'y croire.
Nos voeux l'auront tenté du moins.
Elle élira, l'âme de gloire,
Parmi nous aussi des témoins.
C'est l'âme au verbe de lumière,
Au ton fin de rose trémière
Ayant pour grâce coutumière
Un sourire dans un éclair.
C'est l'âme d'ordre & d'harmonie
Qui veut que chez nous le génie,
Lac où jamais l'eau n'est ternie,
Quand il est profond, reste clair.

Ame éparse dans la pensée
De notre sol, de notre ciel,
C'est ici qu'elle est condensée.
La mer tient dans un grain de sel.
C'est ici qu'à cette âme unie,
Avec l'avenir communie
La tradition rajeunie,
Ici que l'esprit des vivants
Vient demander aux morts l'exemple,
Et dans sa splendeur le contemple
Au sanctuaire de ce temple
Dont nous sommes les desservants.

Cette âme qu'il faut qu'on maintienne,
Dont nous transmettons le flambeau,
C'est la nôtre ensemble & la tienne,
Muse du vrai, du bien, du beau,
Petite-fille de la Grèce
Et fille de Rome, ô déesse
Dont l'autel à jamais se dresse
Dans ce Paris, leur héritier,
Ville, par toi, sacerdotale
Comme une Mecque occidentale,
Ville doublement capitale,
De la France, & du monde entier!

Jean Richepin

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 002561230b

CE PQ 2387
.R4P7 1901
COO RICHEPIN, JE PROLOGUE POU
ACC# 1226216